

pation, soit physique, soit morale ; ses autres facultés s'éloignent, et il en résulte une dégénération dans l'homme considéré individuellement. C'est un triste témoignage à se rendre, que de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle ; et qu'on ne s'imagine pas que ce soit uniquement l'ouvrier qui toute sa vie conduit une lime ou un marteau, qui dégénère ainsi de la dignité de sa nature ; c'est encore l'homme qui par état exerce les facultés les plus déliées de son esprit. C'est bien par une suite de la séparation des occupations que près des tribunaux il y a des procureurs dont l'unique occupation est de représenter les plaideurs, et de suivre pour eux tous les détails de la procédure. On ne refuse pas en général à ces hommes de loi l'adresse ni l'esprit de ressources dans les choses qui tiennent à leur profession ; cependant il est tel procureur, même parmi les plus habiles, qui ignore les plus simples procédés des arts dont il fait usage à tout moment : s'il faut qu'il raccommode le moindre de ses meubles, il ne saura par où s'y prendre ; il lui sera impossible même d'enfoncer un clou sans faire sourire le plus médiocre apprenti ; et qu'on le mette dans une situation plus importante ; qu'il s'agisse de sauver la vie d'un ami qui se noie, de préserver sa ville des embûches de l'ennemi, il sera bien autrement embarrassé ; tandis qu'un paysan grossier, l'habitant d'un pays demi-sauvage, se tirera avec honneur d'une semblable difficulté. (1)

Dans la classe des ouvriers, cette incapacité pour plus d'un emploi rend plus dure, plus fastidieuse et moins lucrative la condition des travailleurs. Ils ont moins de facilité pour réclamer une part équitable dans la valeur totale du produit. L'ouvrier qui porte dans ses bras tout un métier, peut aller partout exercer son industrie, et trouver des moyens de subsister ; l'autre n'est qu'un accessoire qui, séparé de ses confrères, n'a plus ni capacité ni indépendance, et qui se trouve forcé d'accepter la loi qu'on juge à propos de lui imposer.

En résultat, on peut dire que la séparation des travaux est un habile emploi des forces de l'homme ; qu'elle accroît ; en conséquence les produits de la société, c'est-à-dire, sa puissance et ses jouissances, mais qu'elle ôte quelque chose à la capacité de chaque homme pris individuellement.

Cet inconvénient, au reste, est amplement compensé par les facilités qu'une civilisation plus avancée procure à tous les hommes pour perfectionner leur intelligence et leurs qualités morales. L'instruction de la première enfance mise à la portée des familles d'ouvriers, l'instruction qu'ils peuvent puiser dans des livres peu chers, et cette masse de lumières qui circule perpétuellement au milieu d'une nation civilisée et industrielle, ne permettent pas qu'aucun de ses membres soit abruti seulement par la nature de son travail. Un ouvrier d'ailleurs n'est pas constamment occupé de sa profession ; il passe nécessairement une partie de ses instants à ses repas et ses jours de repos au sein de sa famille. S'il se livre à des vices abrutissans, c'est plutôt

(1) Oui, mes Amis, plus nos occupations ordinaires seront spéciales, monotones et routinières, plus nous devons dévouer ardemment à l'étude, et à la culture variée de l'esprit, tous nos momens de loisir. Nous éviterons par là de figurer au triste spectacle qu'a trop souvent présenté notre pays : celui d'hommes qui, brillans d'intelligence et de génie au sortir des collèges, ont soudain fermé tous livres pour courir exclusivement et machinalement après la fortune, et sont bientôt retombés dans les ténèbres que leur première éducation commençait à dissiper. Quel désolant spectacle ! Plus désolant encore, lorsqu'on les voit, à un âge plus avancé, se plonger dans les vices les plus sales, les plus dégradans !

aux institutions sociales qu'à la nature de son travail, qu'il faut les attribuer.

Montréal, 20 juin 1845.

LE GRAND BAL COSTUMÉ DE LA REINE D'ANGLETERRE.

La Reine d'Angleterre a donné vendredi dernier le grand bal costumé dont les préparatifs occupaient depuis si longtemps l'aristocratie britannique. Il y avait environ douze cents personnes présentes, y compris le corps diplomatique et les étrangers de distinctions en ce moment à Londres. On sait que les costumes convenus étaient ceux de 1740 à 1750. La plupart des nobles anglais avaient choisi le costume particulier que portaient à cette époque leurs ancêtres, et l'avaient fidèlement copié sur des portraits de famille. Les perruques et la poudre avaient été universellement adoptés, ce qui rendait assez difficile de se reconnaître. Les officiers d'infanterie portaient les longues guêtres blanches et le bonnet de grenadier ; et la cavalerie, les bottes à l'écuyère et les tricornes. Le costume des dames ne pouvait guère se distinguer que par la différence des couleurs et l'éclat des diamans. Quelques unes, mais en petit nombre, portaient le petit chapeau de velours avec une ou deux plumes. La coiffure était en général des boucles tout autour de la figure, et de longues boucles descendant aussi sur les épaules, ou bien des perruques. La poudre donnait un nouvel éclat au teint blanc et rose des belles Anglaises. Quelques unes portaient la jupe sans ceinture, descendant droit des épaules. Les queues étaient chargées d'or, ou de pierreries, ou de fleurs, avec profusion de guipure, de point d'Angleterre et de Valenciennes, et ne chaient pas entièrement le soulier de satin blanc, en pointe, à talons hauts, et ornés de diamans. Nous n'avons pas besoin de dire que les dames portaient les papiers.

Le bal a été ouvert par une polonaise menée par la Reine et le prince Albert, et le duc et la duchesse de Nemours. Devant la reine marchaient le vice-chambellan, le contrôleur et le trésorier de la maison royale, et deux huissiers pour ouvrir le passage. La noble société a ainsi fait le tour de tous les salons, tous les orchestres jouant à la fois le même air. Ensuite est venu le menuet, qui a été dansé par la Reine avec le prince George de Cambridge, la duchesse de Nemours avec le prince Albert, lady Douro avec le prince Edouard de Saxe-Weimar, lady Mount Edgecumbe avec le prince de Linage, la duchesse de Roxburg avec le duc de Beaufort, la duchesse de Buccleugh avec lord Lovson, lady Waterford avec lord Exeter, et lady Sydney avec lord Douro.

Au menuet ont succédé des quadrilles ; puis le menuet de la comtesse de Jersey, celui de la comtesse de Chesterfield, la danse écossaise *strathspey*, conduite par la marquise de Breadalbane, et enfin la vieille danse anglaise appelée *sir Roger de Coverley*, à laquelle la Reine a pris part. Musard conduisait l'orchestre de la salle du Trône, Colinet celui de la salle de bal, Weippert celui de la galerie de Tableaux.

La Reine portait une robe de brocard d'or, étincelant de pierreries. Elle avait des manches plates ; au bras gauche la jarrotière en diamans ; au bras droit un nœud de diamans. La jupe était ouverte, et la jupe de dessous était en satin blanc et argent, avec des volans de dentelle et des nœuds parsemés de diamans.

La duchesse de Nemours portait une robe de damas de la Chine, rose, richement ornée de blonde d'or, de perles et de franges d'argent. La jupe de dessous était en dentelle de point d'Alençon, avec une large bordure et de grandes rosettes en argent. Le devant du corsage était rehaussé de gros brillans et de perles, sur l'épaule gauche était un magnifique bouquet, avec de la rosée de diamans. Les souliers étaient en satin pourpre, avec des fleurs de lis en or et des diamans. Les gants étaient aussi brodés de fleurs de lis.

Lady Douro, femme du marquis de Douro, fils aîné du duc de Wellington, avait des volans en dentelle qui avaient appartenu, dit-on, à un pape. Son corsage, ses manches, sa coiffure, ses souliers, tout son costume était étincelant de pierreries. Elle en avait, dit-on, pour plus de 60,000 livres (1 million 500,000 fr.). La duchesse de Coigny avait un costume strictement copié d'un portrait de la marquise de Coigny. Lady Canning, la marquise de Blandford, miss Burdett Coutts, l'opulente héritière de la dernière duchesse de Saint-Albans, et qui portait le collier de la malheureuse Marie-Antoinette, la baronne Antony de Rothschild et la baronne Lionel de Rothschild se distinguaient par l'éclat et par la richesse de leur costume.

Le prince Albert avait un habit de velours écarlate, l'Ordre de la Jarrotière en diamans, et l'Ordre de la Toison d'Or ; un gilet de drap d'or, des culottes de velours rouge avec des boutons en or, des souliers de peau noire sans vernis, des talons rouges et des boucles en diamans, et un chapeau à trois cornes.

Le duc de Nemours portait le costume de colonel général d'infanterie française de l'époque. Habit de drap blanc couvert par devant de broderies d'or magnifiques, gilet en velours cramoisi richement brodé, culottes de même ; bas de soie cramoisie à broderie d'or, souliers à talons rouges et boucles ornées de diamans. Le chapeau était orné de dentelle d'or et d'un bouton en diamant.

Le duc de Devonshire portait le costume du Roi Louis XV, qu'il avait fait faire à Paris ; le comte de Wilton celui du prince Charles de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer de Louis XV ; lord Byron, celui de l'amiral Byron, le célèbre navigateur de 1750 ; le duc de Wellington portait l'uniforme du duc de Cumberland de ce temps-là ; le comte de Cardigan celui du colonel du 11^e dragons à la bataille de Culloden ; le lord-chancelier avait un habit habillé de drap noir, avec des manchettes et un rabat de dentelle, et par-dessus sa grande robe de lord-chancelier d'Angleterre. Le marquis de Breadalbane, le marquis de Douglas, fils du duc d'Argyll, le marquis de Lorn, fils du duc d'Hamilton, tous nobles écossais, portaient le grand costume des *highlanders* du temps. Le comte de Jersey avait une épée évaluée à 4,000 guinées, couverte de diamans, de rubis, d'émeraudes et de saphirs. M. le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France, avait un habit de velours noir et des boutons en diamans. Le comte Louis de Noailles, secrétaire d'Ambassade, portait le costume de son ancêtre le maréchal duc de Noailles, en velours bleu de ciel. Le baron de Talleyrand était en premier page de Louis XV ; le comte de Lagrange en officier d'infanterie de Louis XIV. Le baron Borel de Bretizel, aide de camp de S. A. R. le duc de Nemours, portait l'uniforme du régiment de Louis XV ; habit blanc orné de galon d'or, larges revers bleus, gilet bleu foncé orné de galon d'or, bas rouges. M. de Rabaudy, chancelier de l'ambassade de France, portait le costume de